

Enfance volée : **Le personnage de l'enfant dans les romans** **naturalistes français et espagnols**

Virginie PRIOUX

Université François Rabelais de Tours
Département Lettres et langues
priouxvirginie@yahoo.fr

Recibido : 12 de enero de 2009
Aceptado : 20 de marzo de 2009

RÉSUMÉ

Longtemps cantonné dans les œuvres romantiques à une image de pureté et d'innocence le personnage de l'enfant change littéralement de statut dans le roman naturaliste. Inspirés par de récents travaux sur les théories de l'hérédité, par des traités sur l'influence du milieu et des études de psychologie infantile, les romanciers de la fin du XIX^{ème} siècle proposent un portrait de petits héros bien loin de la candeur stéréotypée qu'on leur connaissait jusqu'alors. Dans son ouvrage théorique intitulé *Le Roman expérimental* publié en 1880, Zola élabore ainsi une nouvelle littérature revendiquant le modèle scientifique *La Médecine expérimentale* de Claude Bernard. L'influence de cette modernité littéraire en Espagne explique l'intérêt des romanciers ibériques pour cette écriture qui analyse le personnage de l'enfant tel un cas clinique. Les petits êtres y sont donc étudiés avec une rigueur toute scientifique au fil de pages qui osent pour la première fois dire l'indicible en transgressant bien des tabous.

Mots clés : enfance, naturalisme, médecine, hérédité, tabou.

Infancia robada

RESUMEN

El personaje del niño, limitado mucho tiempo en las obras románticas a una imagen de pureza e inocencia, cambia de estatus de manera radical en la novela naturalista. Inspirados por trabajos recientes sobre las teorías de la herencia, por tratados sobre la influencia del medio y por estudios de psicología infantil, los novelistas de finales del siglo XIX proponen retratos de héroes infantiles muy alejados del candor estereotipado que se los caracterizaba hasta aquel entonces. En su obra teórica titulada *La novela experimental*, publicada en 1880, Zola elabora así una nueva literatura que reivindica el modelo científico *La medicina experimental* de Claude Bernard. La influencia de esta modernidad literaria en España explica el interés de los novelistas ibéricos por esta escritura que analiza el personaje del niño como si se tratara de un caso clínico. Se estudia a los niños con una precisión científica a lo largo de páginas que por primera vez se atreven a decir lo indecible y transgreden muchos tabúes.

Palabras clave: infancia, naturalismo, medicina, herencia, tabú.

Stolen childhood

ABSTRACT

Child characters, which had long been limited to pictures of purity and innocence in romantic novels, undergo a dramatic change of status in naturalist novels. Late 19th century writers, inspired by recent research on the theories of heredity, treaties on the influence of environment and child psychology studies, offer portraits of young heroes that are far from the stereotypical ingenuousness they embodied until then. Zola, in *The Experimental Novel* published in 1880, creates a new literature based on the scientific model developed by Claude Bernard in *The Experimental Method*. The influence of this literary modernity in Spain explains the interest of Spanish novelists in this new writing that analyses child characters like clinical cases. Children are studied with scientific thoroughness in novels that for the first time reveal the unspeakable by transgressing many taboos.

Key words: childhood, naturalism, medicine, heredity, taboo.

Les récentes études scientifiques de Darwin sur l'hérédité et sur l'influence du milieu placent l'enfant au cœur des préoccupations des analyses médico-sociales de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Par sa volonté d'ancrer la science au centre de sa fresque romanesque, Zola s'attache à ce sujet avec une si grande application que les Rougon-Macquart laissent une place importante à l'étude de l'enfant. Les grands romanciers espagnols contemporains que sont Benito Pérez Galdós, Emilia Pardo Bazán et Leopoldo Alas (Clarín) se sont intéressés de près au *Roman expérimental* de Zola - pendant littéraire à la *Médecine expérimentale* de Claude Bernard - consacrant eux aussi de nombreuses pages aux enfants, ce qui permet dans une études comparative de montrer la continuité de l'analyse de ce thème si porteur dans les romans à la fin du siècle.

Loin de petits Gavroches romantiques, les jeunes héros naturalistes font l'objet de deux sortes d'études qui ne peuvent laisser le lecteur insensible : la première est fondée sur l'application littéraire des dernières découvertes scientifiques concernant l'hérédité. Les tares physiologiques et psychologiques y sont étudiées avec une telle minutie qu'elles traduisent la noirceur de ce mouvement littéraire si empreint de pessimisme ; l'enfant semble n'être plus qu'un cas d'étude sur lequel tous les maux de ses aïeux se sont abattus. Si le naturalisme espagnol rejette le darwinisme, idéologiquement incompatible avec le catholicisme si présent dans la péninsule, il n'en demeure pas moins que les romanciers accordent une large part aux analyses de ces cas cliniques de dégénérescences de la race, comme si, à l'image de cette Espagne fragilisée par les révolutions et les guerres carlistes, la nouvelle génération était l'héritière impuissante des échecs de ses aînés.

Le second angle d'approche qui intéresse les romanciers naturalistes est une étude sociale et plus précisément les tabous la concernant. Dans la lignée des analyses des médecins hygiénistes qui multiplient les ouvrages sur la sexualité, les romanciers naturalistes sont les premiers à avoir osé faire de ce sujet un thème romanesque. Ce n'est donc pas sans un certain parfum de scandale que la sexualité de l'enfant côtoie les désirs de la puberté et, plus choquant encore, l'inceste.

Le personnage de l'enfant n'est donc ni un petit héros romantique, ni un personnage de second plan ; le romancier naturaliste le place bien souvent au premier rang de son étude, à la fois comme dernier maillon d'une hérédité ancestrale, portant par la même tout le poids des erreurs passées, et comme l'objet d'une étude approfondie de la sensualité et de la sexualité de ce qui était jusqu'alors l'innocence par excellence. A la fois représentatif des avancées médicales et modèle symbolique d'une société corrompue, le personnage de l'enfant se donne à lire comme une nouvelle manière de franchir les frontières de l'interdit.

Les tares héréditaires.

Dans les romans naturalistes, l'hérédité transmet essentiellement les tares d'une génération à l'autre à l'instar de Tante Dide qui, par sa folie, a condamné toute sa descendance. Il n'est pas étonnant que les romanciers s'attachent tout particulièrement aux tares transmises aux jeunes enfants. Parfois les enfants héritent les vices de la génération qui les précède, c'est-à-dire leurs parents¹ : comme l'explique Darwin, les « déviations héréditaires » sont le plus souvent transmises « aux individus de même sexe », de mère à fille et de père à fils. Ainsi, dans *En Ménage*, Cyprien s'écrit-il « Et les jeunes filles donc ! Ces adorables récipients de chair neuve où les vices transvasés des mères se rajeunissent ! » (J.K. Huysmans, 1881 : 27). Quant à Maximilien, il déplore l'hérédité qui va frapper le fils illégitime que sa femme a conçu avec son rival de toujours, Juanito Santa Cruz : « L'enfant innocent, dit-il, n'est pas responsable de son père, mais il hérite de lui son mauvais fond. Pauvre enfant ! Il me fait pitié. » (B. Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, 1886 : 688). Parfois même, l'enfant hérite les caractères de ses deux parents, comme Eugène qui a acquis le physique du père et la psychologie de la mère :

Eugène offrait le cas curieux de certaines qualités morales et intellectuelles de sa mère enfouies dans les chairs épaisses de son père. Il avait des ambitions hautes, des instincts autoritaires, un mépris singulier pour les petits moyens et les petites fortunes. (E. Zola, *La Fortune des Rougon*, 1871 : 62)

Il ne s'agit pas ici d'une « tare » à proprement parler, même si Zola insiste sur la démesure de l'ambition du jeune homme, sur sa volonté d'écraser le monde pour en ressortir tout puissant, assimilant cet excès à la folie du pouvoir², tout comme il assimile l'ambition de son frère Aristide à l'obsession de l'argent depuis son plus jeune âge :

Tandis qu'Eugène rêvait de plier un peuple à sa volonté et s'enivrait de sa toute-puissance future, lui se voyait dix fois millionnaire, logé dans une demeure princière, mangeant et buvant

¹ Voir l'étude de Hamon Ph. (1983) : *Le Personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, éditions Droz.

² La folie est d'ailleurs l'un des thème de prédilection de cette nouvelle littérature, voir Rigoli J. (2001) : *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXème siècle*, (préface de Jean Starobinski), Paris, Fayard.

bien, savourant la vie par tous les sens et tous les organes de son corps. Il voulait surtout une fortune rapide. (E. Zola, 1871 : 63)

D'une manière générale, les enfants, en naissant, portent le poids de l'hérédité, comme le souligne Daudet lorsqu'il présente les pauvres petits nourrissons de l'Œuvre de Bethléem :

De quoi souffrent-ils ? Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils ont tout ce qu'on peut avoir : maladies d'enfants et maladies d'hommes. Fruits du vice et de la misère, ils apportent en naissant de hideux phénomènes d'hérédité. (A. Daudet, Le Nabab, 1877 : 792)

Parmi ces tares, beaucoup sont non seulement liées à l'hérédité mais également au réveil des mauvais instincts tels que les définit Darwin. C'est dans *La Bête humaine* que cette « fêlure héréditaire » est la plus violente, révélant chez Jacques Lantier toutes les pulsions meurtrières enfouies :

La famille n'était guère d'aplomb, beaucoup avaient une fêlure. Lui, à certaines heures, la sentait bien, cette fêlure héréditaire ; non pas qu'il fût d'une santé mauvaise, car l'appréhension et la honte de ses crises l'avaient seules maigri autrefois, mais c'était dans son être de subites pertes d'équilibre comme des cassures, des trous par lesquels son moi lui échappait, au milieu d'une sorte de grande fumée qui déformait tout. (E. Zola, 1890 : 1043)

Cette fêlure n'est donc pas une maladie à proprement parler car Zola insiste sur la vigueur et la bonne santé de son héros, mais une déchirure héréditaire qui touche le système nerveux jusqu'à la folie, comme si les capacités mentales du personnage étaient, à cause de cette folie même, inversement proportionnelles à cette robustesse physique. Si, dans le cas de Jacques Lantier, les troubles nerveux sont explicitement décrits comme héréditaires, dans nombre de romans naturalistes, la maladie, liée ou non à l'hérédité, occupe une place primordiale dans l'étude scientifique que veulent réaliser les romanciers³.

Les tares héréditaires deviennent parfois des plus symboliques, l'enfant est alors celui qui paie les erreurs du passé : en effet, après le succès de *L'Assommoir*⁴ en Espagne et de son héroïne infirme Gervaise, Pérez Galdós a repris le thème de la malformation dans *La Desheredada* à travers le fils macrocéphale d'Isidora :

Es algo monstruoso, lo que llamamos un macrocéfalo, es decir, que tiene la cabeza muy grande, deforme ¡ Misterios de la herencia fisiológica ! Su madre me pregunta si todo aquella gran testa estará llena de talento. Yo le digo que su delirante ambición y su vicio mental le darán una descendencia de cabezudos raquíuticos. (B. Pérez Galdós, 1881 : 246)⁵

³ Se référer à l'étude de Segalen V. (1980) : *Les Cliniciens ès-lettres*, Montpellier, Fata Morgana.

⁴ *L'Assommoir*, traduit l'année suivant sa parution, a connu un énorme succès en Espagne et est à l'origine de tout le courant littéraire naturaliste espagnol. Lire l'étude de Saillard S. (1997) : *Zola y España*, actes du colloque international, Lyon, septembre 1996, édités par Simone Saillard et Adolfo Sotelo Vázquez, Université de Barcelone.

⁵ Par souci d'homogénéité, nous traduisons les textes en langues étrangères : « Il est quelque chose de monstrueux que nous appelons un macrocéphale, c'est-à-dire qu'il a une tête très grosse, difforme. Mystère de l'hérédité physiologique ! Sa mère me demande si cette grosse tête est pleine de talents. Je lui dis que sa délirante ambition et son vice moral lui donneront une descendance de macrocéphales rachitiques. » Il est intéressant de noter que *La Desheredada* est parue en feuilleton dans une revue

La macrocéphalie du nouveau-né est elle aussi révélatrice de ce Madrid fin de siècle qui veut avoir « la grosse tête » et qui ne fait que payer les conséquences de son histoire⁶. Bien souvent, la maladie a une valeur hautement symbolique, étudiant dans une micro-analyse de l'individu tous les maux révélés par la macro-analyse de la société.

Etroitement liées aux études de Darwin sur les fêlures héréditaires, les analyses du Docteur Morel sur les dégénérescences ont également eu un impact considérable sur les romans naturalistes.

Les dégénérescences.

Le Traité des dégénérescences du Docteur Bénédicte-Auguste Morel, publié en 1857, a eu une influence considérable sur les études psychiatriques françaises, notamment grâce au rayonnement des idées d'un de ses disciples, le Docteur Magnan⁷. Le concept de dégénérescence ne se conçoit bien que si l'on présuppose l'existence d'une norme idéale, en regard de laquelle on définit en terme de déviations l'altération des traits constitutifs de l'espèce humaine. Cette théorie sera reprise dans les propos de Morel par Pascal : « Certes oui, reprit-il à demi-voix, les races dégénèrent. Il y a un véritable épuisement, une déchéance, dans la satisfaction gloutonne de leurs appétits ils [les Rougon-Macquart] avaient brûlé trop vite. » (E. Zola, 1893 : 1017). L'exemple même de cette dégénérescence est le cas du petit Charles dont on souligne la ressemblance avec son arrière-grand-mère Adélaïde :

Charles, à quinze ans, en paraissait à peine douze, et il en était resté à l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans. D'une extraordinaire ressemblance avec sa trisaïeule, Tante Dide, la folle des Tulettes, il avait une grâce élancée et fine. (E. Zola, 1893 : 965).

Cette ressemblance est comme martelée durant tout le roman non seulement pour ancrer la loi d'hérédité mais également pour établir cette lignée généalogique qui s'est épuisée au fur et à mesure des générations :

Mais ce qui frappait surtout, en ce moment, c'était sa ressemblance avec Tante Dide, cette ressemblance qui avait franchi trois générations, qui sautait de ce visage desséché de centenaire, de ses traits usés, à cette délicate figure d'enfant, comme effacée déjà elle aussi, très vieille et finie par l'usure de la race. (E. Zola, 1893 : 975).

Cette dégénérescence culmine lors de la mort de l'enfant qui, tandis qu'il jouait allongé sur le sol, se vide entièrement de son sang : « C'était le sang, la rosée de

médicale, ce qui met l'accent sur l'attention que portait la science sur à « cas cliniques » développés dans l'œuvre romanesque.

⁶ Voir Robin C.-N. (1976) : *Le Naturalisme dans La Desheredada de Pérez Galdós*, Les Belles Lettres, Université de Besançon.

⁷ Comme le souligne Cabanés J.-L. dans son ouvrage *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1866-1893)*, Paris, Klincksieck.

sang qui perlait, sans froissement, sans contusion cette fois, qui sortait toute seule, s'en allait, dans l'usure lâche de la dégénérescence. » (E. Zola, 1893 : 1102).

Dans l'ensemble des *Rougon-Macquart* la théorie de la dégénérescence frappe souvent les personnages ; dès la préface du deuxième volume, *La Curée*, Zola souhaite montrer l'altération de la race à travers le personnage de Maxime dont la virilité dégénère et s'efface au profit d'une certaine féminité :

J'ai voulu montrer l'épuisement prématuré d'une race qui a vécu trop vite et qui aboutit à l'homme-femme des sociétés pourries ; la spéculation furieuse d'une époque s'incarnant dans un tempérament sans scrupule, enclin aux aventures ; le détraquement nerveux d'une femme dont un milieu de luxe et de honte décuple les appétits natifs. Et, avec ces trois monstruosité sociales, j'ai essayé d'écrire une œuvre d'art et de science qui fût en même temps une des pages les plus étranges de nos mœurs. (É. Zola, La préface de *La Curée*, 1871 : 1581.)

Dans les volumes suivants, deux autres enfants feront également l'objet d'une dégénérescence : le petit Louiset, l'enfant maladif de Nana ou bien encore Jacques, l'enfant hydrocéphale de l'artiste Claude Lantier.

Le Traité de dégénérescence du Docteur Morel est loin d'avoir eu en Espagne l'impact qu'il a eu dans les *Rougon-Macquart*⁸. Chez Pardo Bazán, seule Nucha, par son décès précoce semble s'être éteinte sans raison, hormis l'ennui, mais l'annonce de sa mort à la fin du roman ne paraît en rien pouvoir se rattacher à la théorie soutenue par Morel. De même, comme pour être punie d'avoir épousé Juanito, Jacinta ne peut avoir d'enfant ; il ne s'agit pas là non plus d'une dégénérescence qui ferait mourir prématurément un enfant, mais une extinction de la race due à l'impossibilité même d'engendrer une descendance. Il faudra attendre 1892 et *Su Único hijo* de Clarín pour avoir une véritable théorie de la dégénérescence de la famille Valcárcel : ainsi Emma en regardant le portrait d'un de ses aïeux s'écrit :

C'est indéniable, il y a une certaine ressemblance, commenta-t-elle. Mais à l'évidence notre race a dégénéré. Il était beaucoup plus beau et plus robuste que toi. Les Valcárcel d'aujourd'hui sont tous des mauviettes : tu serais joli à voir, avec cette armure sur le dos. (L. Alas, 1891 : 16)

Tares héréditaires et dégénérescences ont été largement exploitées par les romanciers naturalistes afin de marquer « l'épuisement de la race » dont les enfants sont les premières victimes ; le pessimisme parfois violent de ces pages n'est pourtant en rien comparable au scandale soulevé par l'évocation de la sexualité de l'enfant.

⁸ Toutefois le sujet a pu intriguer certains critiques qui y ont vu une portée symbolique comme c'est le cas pour Davis L., « Max Nordau, *Degeneración* y la decadencia en España », *Cuadernos hispanoamericanos*, n° 326-327, août-septembre 1977.

Les tabous sexuels.

1. La sexualité de l'enfant.

Loin de la vision romantique de l'enfant comme symbole de pureté et d'innocence, les romans naturalistes présentent des enfants soumis à des désirs et à des pulsions⁹. Ce sujet tabou de la sexualité enfantine, Zola a été l'un des premiers à en parler. Son attitude face à cette sexualité dérangeante est d'ailleurs ambiguë : d'une part, il tente de l'analyser comme un jeu, comme le comportement de petits animaux sauvages aux instincts innocents, et d'autre part il semble en avoir horreur, multipliant les critiques envers ces petits êtres vicieux corrompus avant l'âge. Trois romans parmi les vingt volumes des *Rougon-Macquart* s'intéressent au problème de la sexualité de l'enfant à des degrés différents : dans *Le Docteur Pascal*, ce n'est qu'une anecdote concernant Charles le simple d'esprit qui glisse sa main dans le corsage de Clotilde en petit animal précoce et vicieux. C'est ce même vice qui est dénoncé dans *Germinal* au sujet des amours de Jeanlin et Lydie ; la débauche semble planer sur toute la jeunesse de Montsou, surtout les petites filles devenues femmes avant l'âge :

Aussi chaque fille s'y trouvait-elle chez elle, il y avait des trous perdus pour toutes, les galants les culbutaient sur les poutres, derrière les bois, dans les berlines (...) Dès dix ans, la Mouquette avait fait la culbute dans tous les coins des décombres, non en galopine effarouchée et encore verte comme Lydie, mais en fille déjà grasse, bonne pour des garçons barbus (...) Ah ! cette jeunesse, comme elle en prenait, comme elle se bourrait ! (E. Zola, 1885 : 1240)

Si dans *Germinal* la sexualité de l'enfant semble une perversion précoce des sens, le propos est beaucoup plus nuancé dans *Le Ventre de Paris*. Les amours de Marjolin et de Cadine, deux petits des halles livrés à eux-mêmes, sont dévoilées avec plus de pudeur et de tendresse. La description même de ces deux enfants montre la complaisance de l'auteur à leur égard :

Ils faisaient un joli couple, lui et cette gueuse de Cadine, que la mère Chantemesse avait ramassée, un soir, au coin de l'ancien marché des Innocents. Lui, était splendide, ce grand bêta, doré comme un Rubens, avec un duvet roussâtre qui accrochait le jour ; elle, la petite, futée et mince, avait un drôle de museau, sous la broussaille noire de ses cheveux crépus. (E. Zola, *Le Ventre de Paris*, 1873 : 625)

La sensualité devient alors un jeu d'enfants, et c'est avec bienveillance que Zola décrit ces moments d'intimité, bien loin de la brutalité des jeunes mineurs du Nord :

Lui, flairant sa jupe, longuement, en manière de jeu, semblait chercher, finissait par dire : « Ça sent le muguet. » Il montait à la taille, au corsage, reniflait plus fort : « Ça sent la giroflée. » Et aux manches, à la jointure des poignets : « Ça sent le lilas. » Et à la nuque, tout autour du cou, sur les joues, sur les lèvres : « Ça sent la rose ». (E. Zola, *Le Ventre de Paris*, 1873 : 768)

⁹ Voir Bethlenfalvay M., *Les Visages de l'enfant dans la littérature française du XIXème siècle, esquisse d'une typologie*, Genève, Droz, 1979.

Le tabou sexuel est alors nuancé par l'innocence qui se dégage de ces deux enfants. Loin d'être choquante, cette impudeur devient touchante ; revenus à un état de nature primitif, ces deux petits êtres qui ont grandi sans règle ni interdit sont l'exemple même de l'influence du milieu sur l'homme :

Plus tard, il polissonnèrent, ils cherchèrent les coins noirs de la chambre, ils se cachèrent plus souvent au fond des magasins de la rue au Lard, derrière les tas de pommes et les caisses d'oranges. Ils étaient libres et sans honte, comme les moineaux qui s'accouplent au bord d'un toit. (E. Zola, *Le Ventre de Paris*, 1873 : 771)

La sexualité de l'enfant est d'ailleurs souvent liée à une éducation confiée à la Nature. C'est ce tabou qui régit les deux volets de l'œuvre de Pardo Bazán, *Los Pazos de Ulloa* et *La Madre Naturaleza*. Tandis que les amours enfantines du petit Perucho envers sa demi-sœur Manuela n'étaient qu'allusives dans le premier volume, pouvant encore passer pour de l'affection fraternelle, elles sont en revanche au cœur du deuxième roman, dont le titre même justifie la débauche. Pardo Bazán qui avait déjà choqué ses lecteurs dans le premier volet, en écrivant cette seconde partie du diptyque l'année suivante a fait se révolter la société bien pensante de la Restauration. Très intéressée par les théories sur l'influence du milieu exposées en France et dont Zola s'est largement inspiré dans son œuvre, l'auteur espagnol a souhaité consacrer tout un roman à ce thème afin de montrer non seulement le conflit cornélien entre la raison et l'instinct qui ronge les personnages, mais aussi le retour à l'animalité qu'engendre un abandon de l'homme à la nature. Toutefois, dans ce double tabou dont traite *La Madre Naturaleza*, car non seulement Perucho et Manuela sont des enfants mais ils sont aussi frère et sœur par leur père, Pardo Bazán ne tombe pas dans la caricature d'une animalité débridée. Cet amour si contestable soit-il est des plus sincères ; plus qu'un amour physique, il s'agit d'une communion d'esprit entre ces deux jeunes êtres qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre :

Instintivamente, Pedro y Manuela se aproximaron uno al otro, y sus dedos se engacharon con más fuerza ; pero el sentimiento que ahora los unía no era el mismo que allá en la gruta, sino una especie de comunión de los espíritus, simultáneamente agitados, sin que ellos mismos los comprendiesen por las ideas de muerte, de transformación y de amor, removidas en la grosera plática del vejete borracho. (E. Pardo Bazan, 1887 : 33) ¹⁰

Dans ces lignes, c'est la bienveillance de l'auteur envers ses personnages qui ressort bien plus qu'une critique de ces amours interdites. Les deux héros pris entre leurs instincts naturels et les conventions morales deviennent en quelque sorte les victimes du roman.

¹⁰ E. Pardo Bazán, *La Madre Naturaleza* : « Instinctivement Pedro et Manuela s'approchèrent l'un de l'autre et leurs doigts s'accrochèrent avec plus de force ; mais le sentiment qui les unissait maintenant n'était pas le même que là-bas, dans la grotte, c'était une espèce de communion de deux esprits troublés en même temps par les idées de mort, de transformation et d'amour, mêlées dans le grossier sermon du vieil ivrogne, sans qu'eux-mêmes ne comprennent rien. »

C'est également la rigidité des conventions morales que dénonce Clarín dans *La Regenta* ; lors de l'analepse relatant l'enfance de l'héroïne, est mentionné le scandale de la perversion de la jeune enfant avec son ami Germán. Or, c'est sous prétexte d'une moralité bafouée que la petite Ana a été montrée du doigt à tort. Ce n'est que bien des années plus tard qu'elle comprendra ce dont on l'a accusée, elle qui n'était pas coupable et qui a été punie par des gens trop bien pensants :

Le scandale court de bouche en bouche ; même au Cercle on fut au courant de cette affaire, de la confession qu'on avait imposée à la coupable. Le cas fut discuté du point de vue physiologique. On prit parti ; certains disaient que c'était parfaitement possible, et l'on citait force exemples d'une semblable précocité (...) Bien plus tard, quand fut tombé le dernier voile de son innocence et qu'elle put y voir clair, cet âge était déjà loin ; elle se rappelait vaguement son amitié avec ce garçon de Colondres, mais elle ne distinguait clairement que le souvenir de son souvenir, et elle se posait des questions, ne sachant si elle avait été coupable ou non de tout ce qu'on racontait. (L. Alas, 1884 : 102)

Le tabou est à double tranchant dans ces romans : il peut à la fois dénoncer l'immoralité de certains comportements, mais aussi montrer que le plus condamnable n'est pas forcément le plus dérangeant. Plus choquante encore est l'évocation de l'inceste de manière plus ou moins voilée dans ces romans.

2. L'inceste.

Depuis l'antiquité, l'inceste est un sujet de prédilection pour la littérature : des couples tels Œdipe et Jocaste ou bien encore Phèdre et Hippolyte ont servi de modèles à toute la littérature occidentale. C'est avec l'apparition des études psychanalytiques et l'essor des recherches anthropologiques que le thème prend une autre dimension à la fin du XIX^{ème} siècle. Comme l'explique Isabelle Krzywkowski dans son analyse intitulée « Entre tabou et idéal, l'inceste fin de siècle » :

On rencontre [l'inceste] ainsi fréquemment dans la littérature, la peinture et même la musique de la fin du XIX^{ème} siècle, qui aiment à afficher la tradition dans laquelle il s'inscrit, alors que, dans le même temps, l'ethnologie et la psychanalyse le mettent au cœur de leurs préoccupations. L'inceste, tabou par excellence, donc objet de scandale, ne pouvait laisser indifférent un art qui se voulait fondé sur la transgression de la morale et le dévoiement des mythes.¹¹

L'inceste est donc un tabou qui sert le scandale sur lequel repose la conception de la nouvelle littérature. Loin de la neutralité dont devraient faire preuve les écrivains si l'on en croit les théories naturalistes, ces romans sont empreints de jugements moraux qui condamnent les rapports incestueux. Dès le deuxième volet des *Rougon-Macquart*, Zola s'attache à ce thème en s'ancrant dans une tradition littéraire par l'allusion de l'héroïne elle-même à son modèle antique :

¹¹ Krzywkowski I. (1990) « Entre tabou et idéal, l'inceste fin de siècle », in. *Variation sur l'interdit majeur : littérature et inceste en Occident* de Bertrand d'Astorg, Paris, Gallimard, p. 111.

Elle se rappela Phèdre, elle se souvint sans doute de cet amour empoisonné auquel elle avait entendu la Ristori prêter ses sanglots. Alors, pour ne plus rencontrer chez elle le jeune homme, pour creuser à jamais un abîme de honte entre le père et le fils, elle força son mari à connaître l'inceste, elle lui raconta que, le jour où il l'avait surprise avec Maxime, c'était celui-ci qui la poursuivait depuis longtemps, qui cherchait à la violenter. (E. Zola, *La Curée*, 1872 : 588)

L'immoralité d'une telle relation ressort dans chaque page qui résonne comme autant de condamnations. S'ajoute d'ailleurs au désir charnel de Renée une inversion des sexes qui virilise l'héroïne et fait du jeune Maxime une créature féminine, « une vraie fille » comme le nomme Madame de Lauwerens.¹² Pour Renée elle-même c'est le dégoût, l'horreur et la honte qui l'animent après cette liaison :

Elle n'aurait pas dormi avec Maxime sur un grabat, au fond d'une mansarde. C'eût été trop ignoble. La soie avait fait son crime coquet. Et elle rêvait d'arracher ces dentelles, de cracher sur cette soie, de briser son grand lit à coup de pied, de traîner son luxe dans quelque ruisseau d'où il sortirait usé et sali comme elle. Quand elle rouvrit les yeux, elle s'approcha de la glace et se regarda encore, s'examina de près. Elle était finie. Elle se vit morte. Toute sa face lui disait que le craquement cérébral s'achevait. Maxime, cette perversion dernière de ses sens, avait terminé son œuvre, épuisé sa chair, détraqué son intelligence. (E. Zola, 1872 : 576)

C'est cette même honte que souligne Zola dans les premières pages de *La Bête humaine* lorsque Roubaud découvre que le président Grandmorin qui a recueilli sa femme encore enfant entretenait une relation avec elle. C'est parce qu'il s'est occupé de la jeune Séverine à la mort de son père, l'élevant avec sa propre fille, que cette relation peut être considérée comme incestueuse. C'est avec une extrême violence qu'est avoué le crime commis à l'époque :

Il [Roubaud] ne la battait plus, il la torturait de ses questions, du besoin inextinguible qu'il avait de savoir.

- Ainsi, tu as couché avec, garce !... Répète, répète que tu as couché avec ce vieux ... Et à quel âge, hein ? Toute petite, toute petite, n'est-ce pas ? (...) Ah ! la sale chose, ce vieux se faisant baisoté comme un grand-père, regardant pousser cette fillette, la tâtant, l'entamant un peu à chaque heure, sans avoir la patience d'attendre qu'elle fût mûre ! Roubaud haletait.

- Enfin, à quel âge ... répète à quel âge ?

- Seize ans et demi.

- Tu mens ! (E. Zola, 1890 : 1014)

L'inceste est d'autant plus révoltant ici qu'il touche une enfant, brisant sa jeunesse par une maturité trop précoce et sa vie de femme par les conséquences dramatiques du meurtre du président qui s'ensuivra. Comme le ressentait déjà Renée, l'inceste c'est la mort avant l'heure, l'irréversible, le crime irréparable.

Il est à noter que l'inceste n'est pas un thème naturaliste parmi tant d'autres, mais qu'il est un enjeu majeur dans le cycle des *Rougon-Macquart* dans la mesure où il encadre la fresque. Après la présentation de la famille Rougon sous le Second Empire, il s'illustre dès *La Curée* et clôt l'ensemble des vingt romans dans *Le Docteur Pascal*. Dans ce roman à thèse soucieux de montrer les tares héréditaires

¹² Ibid., p. 538.

des deux familles, le héros qui se veut le seul à avoir échappé aux tares de sa race commet le pire des crimes en entretenant une relation incestueuse avec sa nièce Clotilde qu'il a élevée comme sa propre fille. C'est d'ailleurs sur sa fraîcheur de teint et son extrême jeunesse qu'insistent les portraits de la jeune femme réalisés le plus souvent en focalisation interne à travers les yeux du Docteur Pascal :

Elle avait une robe très échancrée, il la respirait toute par cette ouverture d'où montait le bouquet vivant de la femme, l'odeur pure de sa jeunesse, chauffée au grand soleil (...). Un flot de sang lui battait les tempes, ses doigts s'égarèrent tandis qu'elle se renversait davantage, offrant la tentation de sa virginité sans le savoir. C'était l'apparition de royale jeunesse, les yeux clairs, les lèvres saines, les joues fraîches, le cou délicat surtout, satiné et rond, ombré de cheveux follets vers la nuque. (E. Zola, 1893 : 168)

Plus que sur les liens du sang, c'est sur les trente cinq ans de différence entre les deux personnages qu'insiste Zola. La montée du désir chez Pascal s'opère comme une révélation, une découverte de la femme qui émerge de ce petit être androgyne qu'il a toujours connu :

Et il voyait clair, brusquement, il voyait la femme qu'elle était devenue, lorsque, du galopin sans sexe, s'était dégagée cette créature de charme et d'amour, avec ses jambes longues et fuselées, son torse élancé et fort, à la poitrine ronde, au cou rond, aux bras ronds et souples. Sa nuque, ses épaules étaient un lait pur, une soie blanche, polie, d'une infinie douceur. (E. Zola, 1893 : 169)

L'inceste ici semble avoir une valeur hautement symbolique dans la mesure où il conclut l'étude approfondie que Pascal a menée sur sa famille. De dégénérescences en tares héréditaires, les générations paraissent se succéder en s'appauvrissant chaque fois davantage, or, c'est grâce au portrait de Clotilde, dernière branche de l'arbre généalogique, portrait des plus positifs mettant en avant la beauté et la jeunesse de l'héroïne, que le Docteur Pascal conclut son analyse par une note optimiste de régénération de la race. Toutefois, Zola nuance ces conclusions en faisant planer le tabou de l'inceste au-dessus de cette jeune femme qui devrait incarner l'espoir de la régénérescence : libre alors au lecteur d'en tirer ses propres conclusions.

Si le thème de l'inceste a connu un tel intérêt à la fin du XIX^{ème} siècle, c'est également pour sa portée iconoclaste. Dans cette période de remise en cause de la religion, de la montée en puissance d'un certain anticléricalisme, la transgression du divin touche également la littérature ; or l'inceste est une allusion au non-dit biblique concernant la troisième génération des hommes. Si Adam et Eve ont eu trois fils dont l'un a été assassiné par son frère, qu'en est-il de la descendance de Caïn et de Seth ? C'est dans ce débat des plus brûlants, dans cette période de crise de la conscience religieuse, que s'inscrit le thème romanesque de l'inceste.

Il est en cela étonnant que le seul couple incestueux dans la littérature espagnole soit imaginé par une femme fervente catholique. Les héros de *La Madre Naturaleza* semblent servir de deux manières la conception de la nouvelle littérature de Pardo Bazán. D'une part, elle fonde son roman sur le scandale que peut susciter l'expression de la réalité sans retenue, attirant son public par ce goût de l'interdit

qu'elle exploite, et d'autre part, elle n'affaiblit paradoxalement en rien sa foi religieuse puisque c'est justement parce que les jeunes enfants des *pazos* n'ont pas reçu d'éducation – notamment une morale religieuse – qu'ils sont abandonnés à la Mère Nature, que leur destin dérive vers l'irréversible faute¹³.

L'inceste est à lire comme un tabou aux enjeux multiples : non seulement un tabou moral, la destruction psychologique de l'enfant qui en gardera les séquelles toute sa vie durant, un tabou social, un interdit majeur dans une société fondée sur le respect des générations et des liens du sang, mais aussi un tabou religieux relançant le débat blasphématoire des origines du monde telles que les expose la Genèse, en cette période de doute et de remise en cause de l'Église.¹⁴

Névroses, dégénérescences, pathologies congénitales, tares héréditaires, tabous sexuels transgressés, l'enfant des romans naturalistes semble le point de convergence de tout ce qui peut choquer le lecteur. D'autant plus scandaleuses qu'elles touchent le symbole de pureté et d'innocence, ces pages montrent la grande modernité de cette littérature. La volonté de tout dire, de ne rien cacher pousse ces auteurs à franchir les frontières de l'indicible.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALAS L. dit Clarín (1884) : *La Regenta*, Fayard, Paris, traduit par A. Belot, C. Bleton, J.-F. Botrel, R. James et Y. Lissorgues, 1987.

(1891) : *Su Unico Hijo*, Paris, Fayard, traduit par Claude Bleton, 1990.

DAUDET A. (1877) : *Le Nabab*, Œuvres, tome II, Gallimard, Paris, Bibliothèque de La Pléiade.

HUYSMANS J.K. (1881) : *En Ménage*, Paris, 10-18.

PARDO BAZAN E. (1887) : *La Madre Naturaleza*, Alianza Editorial, Madrid, 1971.

PEREZ GALDOS B. (1886) : *Fortunata et Jacinta*, Les Éditeurs français réunis, Paris, traduit par Robert Marrast, 1980.

(1881) : *La Desheredada*, Alianza Editorial, Madrid, 1970.

ZOLA E. (1871-1893) : *Les Rougon-Macquart*, Gallimard, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, 1964.

Tome I :

—*La Fortune des Rougon* (1871)

—*La Curée* (1872)

—*Le Ventre de Paris* (1873)

—*La Conquête de Plassans* (1874)

¹³ Contrairement à Renée et Maxime qui sont conscients de cette faute, les deux adolescents ne se savent pas frère et sœur puisqu'ils ignorent que Perucho est le fils naturel du Marquis d'Ulloa.

¹⁴ Il est à noter que d'autres pays occidentaux comme le Portugal ont suivi ce courant : le plus grand romancier naturaliste portugais, Eça de Queiroz, fait d'ailleurs de l'inceste le thème de son œuvre la plus célèbre : *Les Maia*.

—*La Faute de l'Abbé Mouret* (1875)

Tome II :

—*Son Excellence Eugène Rougon* (1876)

—*L'Assommoir* (1877)

—*Une Page d'amour* (1878)

—*Nana* (1880)

Tome III :

—*Pot-bouille* (1882)

—*Au Bonheur de dames* (1883)

—*La Joie de vivre* (1884)

—*Germinal* (1885)

Tome IV :

—*L'Œuvre* (1886)

—*La Terre* (1887)

—*Le Rêve* (1888)

—*La Bête humaine* (1890)

Tome V :

—*L'Argent* (1891)

—*La Débâcle* (1892)

—*Le Docteur Pascal* (1893)

Bibliographie critique :

ASTORG (d'), B. (1990) : *Variations sur l'interdit majeur : littérature et inceste en Occident*, Gallimard, Paris.

BEST, J. (1986) : *Expérimentation et Adaptation : Essai sur la méthode naturaliste d'Emile Zola*, Librairie José Corti, Paris.

BETHLENFALVAY, M. (1979) : *Les Visages de l'enfant dans la littérature française du XIX^{ème} siècle, esquisse d'une typologie*, Droz, Genève.

CABANÈS, J.-L. (1991) : *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1866-1893)*, Klincksieck, Paris.

CAUDET, F. (1994) « Clarín y el debate sobre el naturalismo en España », *Nueva revista de filología hispánica*, tomo XLII, n° 2.

CHEVREL, Y. (1982) : *Le Naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France.

HAMON, Ph. (1983) : *Le Personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Droz, Genève.

RIGOLI, J. (2001) : *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^{ème} siècle*, (préface de Jean Starobinski), Fayard, Paris.

ROBIN, C.-N. (1976) : *Le Naturalisme dans La Desheredada de Pérez Galdós*, Les Belles Lettres, Université de Besançon.

SANTIANEZ-Tío, N. (1995) : «En el umbral de la vanguardias: deseos y subversión en la novela naturalista española», *Bulletin hispanique*, tome 97, n° 2, Université Michel de Montaigne, Bordeaux.

- SAILLARD, S. (1997) : *Zola y España*, actes du colloque international, Lyon, septembre 1996, édités par Simone Saillard et Adolfo Sotelo Vázquez, Université de Barcelone.
- SEGALEN, V. (1980) : *Les Cliniciens ès-lettres*, Fata Morgana, Montpellier.